

Pierre et Jean. Le Havre et Paris: Les métamorphoses d'une vie

Mónica Martínez de Arrieta

Universidad Nacional de Córdoba

Le romancier, en Guy de Maupassant, est assez généralement méconnu au profit du conteur. Pourtant, de son vivant, ses romans étaient aussi appréciés que ses oeuvres plus courtes.

Contes, nouvelles et romans parurent d'abord en feuilletons dans les journaux ou dans les revues. *Pierre et Jean* en décembre 1887 et Janvier 1888 dans *La Nouvelle Revue*.

Il y a des thèmes familiers aux romanciers qui semblent constituer un fonds permanent d'images, d'émotions et d'inspiration. Un des plus évidents dans l'oeuvre de Guy de Maupassant est celui de la Normandie.

Dans son premier roman, *Une vie* (1883), c'est précisément la Normandie côtière des falaises et des galets, la Normandie terre et mer mêlées qui constitue le principe d'unité de l'oeuvre. Dans le second, *Bel-Ami* (1885), c'est à la Normandie encore que l'auteur confie l'origine de son protagoniste, Georges Duroy. Dans *Mont-Oriol* (1887), les Ravenel procèdent de Normandie et cette oeuvre, en outre, révèle la présence de ce qui pour Maupassant fut la province natale: la campagne auvergnate, avec sa faune, trouve en lui un observateur attentif, informé déjà et visiblement heureux de reconnaître dans cet autre terroir, un climat humain qui s'apparente à celui de la campagne

normande. *Pierre et Jean* (1888), transporte l'unité de lieu sur les rives maritimes de la Seine, au Havre. Ce ne sont plus, cette fois, les pommiers fleuris, les hautes herbes et les blés qui mêlent leurs denières vagues à celles de la mer, cependant, le caractère étrange de ce pays qui séduisait Proust, demeure très sensible: les feux des phares lointains et ceux des bateaux se confondent, et la terre pousse ses jetées dans l'océan, dans les bassins du port, à quelques pas des maisons. *Fort comme la mort* (1889) emprunte encore à la Normandie un cadre pour l'épisode décisif de la lente révélation de Bertin à lui-même, qui fait tout le sujet de ce roman. Dans *Notre Coeur* (1890) le Mont Saint-Michel dresse sur le «voile éclatant» du soir océanique sa «châsse gigantesque», si propice aux vœux de l'amoureux Mariolle.

La Normandie apparaît donc, de bout en bout de l'oeuvre romanesque de Maupassant, comme une signature laissée par la main de l'auteur. Mais, si cette terre natale est partout, sa présence, son importance et sa valeur ne sont pas les mêmes dans tous les récits.

Dans *Une vie*, à l'exception de deux épisodes, l'un en Corse, l'autre à Paris, la Normandie constitue le fond permanent du tableau et le cadre de l'intrigue. Dans *Mont-Oriol*, un autre terroir se substitue au terroir natal, mais l'évoque. Dans *Pierre et Jean* il s'agit d'un grand port normand, Le Havre, qui joue le rôle de ville intermédiaire entre la campagne et la capitale. Dans les deux dernières oeuvres, elle est réduite à ne plus servir de cadre qu'à quelques épisodes. Inversement, Paris et la grande ville prennent une importance grandissante.

Dans *Une vie*, la métropole n'est pour Jeanne que le lieu d'un passage rapide, haletant, vertigineux, dans la recherche de son fils. Dans *Mont-Oriol*, Paris est l'espace du silence entre la première et la deuxième partie, d'un silence riche de sous-entendus. Dans *Fort comme la mort* et *Notre Coeur*, Paris retrouve ses privilèges de support à peu près exclusif de l'action. Dans *Pierre et Jean*, la capitale disparaît de l'avant-scène, toutefois on sent sa présence secrète qui devient une référence constante.

M. Roland y a vécu les vingt-cinq ou trente ans de vie boutiquière, nécessaires à financer sa retraite océanique. Mme. Roland a eu l'aventure que la capitale dispensera toujours à une provinciale romanesque, selon l'image

mythique de Paris au XIX^e siècle, objet de tous les fantasmes, lieu où doivent s'accomplir tous les désirs. Pierre et Jean y ont passé leur enfance et leurs années d'études.

Mais, pour normand qu'il soit, le cadre général de l'intrigue cesse, dans ce roman, d'être rural, et la grande ville, avec les conditions et le climat de vie, avec les couleurs, les mouvements et les odeurs qui lui sont propres, remplace la campagne. Le grand port, Le Havre, ses commerces, rues, jetées et bassins, accompagnent Pierre tout le long de son calvaire et devient l'un des acteurs du roman.

Le nombre des personnages de cette fable est strictement ajusté aux nécessités d'une crise individuelle: une femme et son mari, les Roland; deux jeunes gens, Pierre et Jean, réputés les enfants de l'un et de l'autre; une jeune veuve à remarier, Mme. Rosémilly, et quelques personnages épisodiques: un apothicaire pauvre et lucide, le père Marowski; une bonne de brasserie malveillante; un capitaine à la retraite, Beausire; un matelot, Papagris, dit Jean-Bart, et une petite bonne.

Pierre et Jean est l'histoire d'une jalousie, d'un dévoilement, de la découverte d'une vérité douloureuse, qui conduira Pierre, l'aîné, le docteur, à l'exil; Jean, le cadet, l'avocat, à la réussite.

Les Roland, couple d'anciens commerçants parisiens se retirent au Havre avec ses deux fils. «Jean, aussi blond que son frère était noir, aussi calme que son frère était emporté, aussi doux que son frère était rancunier[...]» (PJ 63) Cet ancien bijoutier change Paris pour le grand port de province à cause de son amour pour la navigation et pour la pêche. Léon Maréchal, ancien ami de la famille, est «un parisien enragé» qui «ne quitte pas le boulevard. Il est chef de bureau aux finances», (PJ 77), et le notaire, M. Lecanu, vient leur apprendre sa mort. M. Maréchal a laissé toute sa fortune à Jean. Cet héritage inopiné, venu de Paris, sera le déclencheur de la crise, du lancinant soupçon de Pierre: «Pourquoi à Jean seulement?», de la terrible quête de la vérité qui provoquera des transformations significatives dans la vie des deux frères. Désormais, la rue de Paris, «principale rue du Havre, éclairée, animée, bruyante», (PJ 85); la place du Théâtre, le café Tortoni, partie humaine et sociale de la ville, et surtout le port,

côté nature maritime, seront les confidents et les amis de Pierre, les témoins silencieux des métamorphoses de sa vie.

«Il se demandait:»Où irais-je bien?» cherchant un endroit qui lui plût, qui fût agréable à son état d'esprit.[...]En arrivant sur le grand quai, il hésita encore une fois, puis tourna vers la jetée; il avait choisi la solitude».(PJ 86) Il se sentait si mal à l'aise, que les deux phares électriques du cap de la Hève semblaient pour lui à deux cyclopes monstrueux et jumeaux. Les deux secteurs de la ville s'épiaient et se regardent au même rythme que le doute naissant du docteur, à travers les feux multiples qu'il voit,

«[...]s'ouvrant et se fermant comme des yeux, les yeux des ports, jaunes, rouges, verts, guettant la mer obscure couverte de navires, les yeux vivants de la terre hospitalière disant, rien que par le mouvement mécanique invariable et régulier de leurs paupières: «C'est moi. Je suis Trouville, je suis Honfleur, je suis la rivière de Pont-Audemer». Et dominant tous les autres, si haut que, de si loin, on le prenait pour une planète, le phare aérien d'Étouvville montrait la route de Rouen, à travers les bancs de sable de l'embouchure du grand fleuve»(PJ 88).¹

Après la nouvelle de l'héritage les deux frères se retrouvent au port, espace où les lumières des phares et des bateaux, les murmures de l'eau profonde et sans limites, s'oppose, comme Pierre et Jean, qui se guettent, aux lueurs et aux bruits des rues de la ville. Pierre pensa: «Si on pouvait vivre là-dessus, comme on serati tranquille, peut-être» (PJ 89), désir prémonitoire de l'épouvantable

1. D'après les *Notes et variantes* établies par Bernard Pingaud pour l'édition Gallimard 1982 de *Pierre et Jean*, la description est exacte à un détail près. Il n'ya pas de phare d'»Étouvville», Maupassant avait écrit d'abord «Barfleur». En fait, il s'agit probablement de Fatouvville. Le thème des «yeux»: ces phares qui inspectent la mer annoncent l'enquête. «Savoir», suppose «voir».

dénouement de sa crise.

En ville, ses déambulations le conduisent au quartier d'Ingouville, où habite le père Morowsko, vieux pharmacien polonais, connu dans les hôpitaux de Paris et venu, lui aussi s'installer au Havre, comptant sur la clientèle que le nouveau docteur Roland lui fournirait. C'est le premier à alimenter sa méfiance: «Dans ce cas-là on laisse aux deux frères également, je vous dis que ça ne fera pas un bon effet».(PJ93) La deuxième c'est la fille de la brasserie: «_Rien qu'un ami? Pas possible! Et il ne t'a rien laissé, à toi?» «[...]Vrai, ça n'est pas étonnant qu'il te ressemble si peu!» (PJ104). Pierre et Jean s'opposent comme les deux parties de la ville, son côté terre et son côté mer, comme Le Havre et Paris.

Ces deux indices extérieurs font surgir le soupçon de Pierre, déjà latent depuis le premier soir.

Le roman devient l'analyse d'une crise brutale et décisive, crise de jalousie, de doute, de crainte, qui gagne la région la plus profonde de l'âme où un individu se débat avec lui-même pour décider de l'estime qu'il se doit, de la légitimité de ses racines et du lien secret et originel qui continue à l'unir à son père et à sa mère.

L'action se réduit à quelques semaines, à moins de deux mois, semble-t-il, le temps qui prendra la curiosité torturante de Pierre à trouver la vérité.

La flânerie sur la jetée aux heures de marée, par les rues et les cafés du Havre, accompagne les réflexions de l'aîné, l'analyse de son intérieur, accentue son désespoir dû au manque d'argent et appelle le souvenir de sa vie à Paris: Quant aux femmes, «il les connaissait très peu, n'ayant eu au Quartier Latin que des liaisons de quinzaine, rompues quand était mangé l'argent du mois, et renouées ou remplacées le mois suivant» (PJ101).

Pour fuir l'étouffante atmosphère familiale, où «tout est pour Jean», maintenant riche, Pierre demande la *Perle* à son père, bateau sur lequel se déroule la partie de pêche qui ouvre le roman. Ce voyage en pleine mer, avec Papagris, dit Jean-Bart, matelot qui fait chanter le parler de sa province, cherchant l'air libre et la mer, pour apaiser son esprit surexcité et son imagination qui échappait à sa volonté, confirme son désir d'évasion, provoquée par son exclusion morale de la maison familiale.

La mer et la terre gardent des secrets profonds à découvrir, et Pierre souhaite déceler celui de l'insolente fortune donné à son frère par un inconnu. Son besoin de fendre le voile qui cache les motifs réels de cette décision se confond avec l'élément liquide et le terroir natal: «L'avant ouvrait la mer, comme le soc d'une charrue folle, et l'onde soulevée, souple et blanche d'écume, s'arrondissait et retombait, comme retombe brune et lourde, la terre labourée des champs» (PJ117). La brume rapide qui les enveloppe annonce les nuages qui assombriront sa vie: «quand la barque reprit dans le port sa place accoutumée, la ville entière était ensevelie déjà sous cette vapeur même» (PJ118)

Il poursuit son enquête fouillant dans sa mémoire, comme la charrue dans la terre et le bateau dans la mer, des souvenirs capables de lui fournir des renseignements précis. Si Maréchal avait connu la famille Roland grâce à sa fièvre scarlatine, c'est à lui qu'il aurait pensé au moment de faire son testament et non à son frère, né après. Son attention se concentre donc dans la personne de cet ami intime de ses parents qui lui rappelle le temps vécu à la capitale, il pense à «[...]cet homme qui avait passé devant lui, indifférent à son cœur pendant toutes ses années de Paris» (PJ123).

Pour André Vial, le romancier d'analyse, le romancier psychologue naissait dans *Pierre et Jean* du romancier observateur et du romancier des mœurs. L'oeuvre, authentique roman de mœurs, occupe pour lui «une place éminente dans la continuité de l'évolution de Maupassant».²

Pierre est la proie d'une obsession grandissante, d'un abominable doute que la vérité pressentie le force à porter sur l'honneur de sa mère. Privé de

2. André Vial dans *Guy de Maupassant et l'Art du Roman* écrit: «C'est toujours le personnage cherchant à se cacher, ou se dérochant spontanément, inconsciemment, ses vrais motifs, ses vrais sentiments. Mais la durée et la violence du motif, entretenues à la fois par une cause intime et par de événements extérieurs, tendent à dissiper l'équivoque, et, en outre, sollicité par sa souffrance, ce personnage pénètre dans sa propre pénombre en quête de lui-même. Le romancier psychologue et analyste était né, mais du romancier de mœurs.» (A.V.402) Et plus loin: «Maupassant conçoit et pratique l'analyse psychologique de telle façon qu'elle soit non point une satisfaction gratuite pour l'intelligence ou la subtilité chercheuse du lecteur, mais un moyen pour le progrès même de l'oeuvre, l'élément moteur de l'action». (A.V. 404).

sommeil il veille, seul, dans la maison endormie. Puis, il cherche la solitude sur les jetées du Havre. Tout le paysage de son âme, où s'affirme peu à peu l'angoisse, s'ordonne d'abord aux cris des sirènes qui retentissent de moment en moment, et, à chaque fois plus lancinants, dans les profondeurs tuméfiées de sa sensibilité. La montée progressive des cris des navires perdus dans la brume, mêlés aux instantanés d'un Paris qui se défait dans sa mémoire, suivent les cinq étapes de son épouvantable découverte.

Dans un premier moment «en approchant du port il entendit vers la pleine mer une plainte lamentable et sinistre, pareille au meuglement d'un taureau, mais plus longue et plus puissante. C'était le cri d'une sirène [...]»(PJ123). Un autre appel répond poussant «une clameur déchirante». Sa pensée s'accélère, ses traces de souvenirs commencent à s'ordonner dans un Paris lointain et presque inconnu de Pierre qui «se mit à rechercher les paroles, les gestes, les intonations, les regards de cet homme disparu de la terre. Il le retrouvait peu à peu, tout entier, dans son appartement de la rue Tronchet quand il les recevait à sa table, son frère et lui» (PJ124). La souffrance et l'angoisse l'étouffent: «Il faut savoir. Mon Dieu, il faut savoir» (PJ125), la plus terrifiante vérité est préférable à cette implacable incertitude. Peu à peu, comme la brume qui se dissipe, la ressemblance de Jean avec Maréchal lui devint évidente dans un petit portrait miniature, vu à Paris sur la cheminée du salon et plus tard disparu. C'est de la métropole qu'était venu la fortune et maintenant les douloureuses preuves qu'il tenait à découvrir.

Un deuxième moment est marquée par sa détresse:

«Et soudain, comme si elle l'eût entendu, comme si elle l'eût compris et lui eût répondu, la sirène de la jetée hurla tout près de lui. Sa clameur de monstre surnaturel [...]se répandit dans les ténèbres sur la mer invisible ensevelie sous les brouillards [...], des cris pareils s'élevèrent de nouveau dans la nuit. Ils étaient effrayants, ces appels poussés par les grands paquebots aveugles» (PJ127).

Lui, Pierre Roland, avait ouvert les yeux et regardait terrifié sa découverte: «Je suis fou, pensa-t-il, je soupçonne ma mère» (PJ128) Et l'image mythique de Paris s'impose et s'oppose au paysage maritime, miroir de l'âme de Pierre:

«Une femme jeune, jolie, vivant à Paris, lisant des livres, applaudissant des actrices mourant de passion sur la scène, pouvait-elle aller de l'adolescence à la vieillesse sans qu'une fois seulement, son coeur fût touché? D'une autre il ne le croirait pas, pourquoi le croirait-t-il de sa mère?» (PJ129).

L'estampe de la capitale, à valeurs positives et négatives, champ propice à tous les grouillements, à toutes les intrigues d'une Babel moderne, creuset des passions où l'on perd son honnêteté, sa dignité et parfois son identité et sa représentation livresque, apparaît nettement dans l'esprit de Pierre qui commence à ordonner les pièces de ce puzzle douloureux. Mme. Roland, comme Emma, «avait rêvé de clairs de lune, de voyages, de baisers donnés dans l'ombre des soirs. Et puis un homme, un jour, était entré comme entrent les amoureux dans les livres, et il avait parlé comme eux» (PJ129). Pierre arrive ainsi à une crucifiante certitude. Dans ce troisième moment, «[...] le cri strident de la sirène lui partit la figure [...]. Il s'assit, «[...] n'ayant plus de force, brisé par cette commotion» (PJ129), et il se mit en route vers la ville.

Le quatrième moment, sous le toit familial, marque le profond contraste entre les appels de navires, ceux de l'âme de Pierre, et le silence sépulcral d'une maison indifférente à son supplice. La cinquième et dernière étape s'accomplit dans sa chambre, où Pierre, comme les navires nocturnes, ne peut pas dormir.

Le rétrécissement de l'espace est celui de son coeur torturé: de la jetée à la ville, de la ville à la maison, dans la maison dans sa chambre, l'exclusion définitive de l'aîné, le légitime, est déjà annoncée.

La mer lui donnera encore la possibilité d'une fuite passagère: «[...] il irait à Trouville, voir grouiller la foule sur la plage» (PJ 136), tandis que dans la

ville «les gens dans la rue semblaient gais, les commerçants allant à leurs affaires, les employés allant à leur bureau, les jeunes filles allant à leur magasins. Quelques-uns chantaient, mis en joie par la clarté» (PJ138). Pendant ce temps, sa mère et Jean s'occupent de décorer le nouvel appartement de l'avocat, rue François I^{er}, celui que Pierre avait pensé le premier à prendre pour s'y installer, et dont le prix le lui en avait interdit.

La description, avec une rigoureuse économie imposée par l'exigüité de l'oeuvre, se réduit à ne restituer que ce qui peut produire un effet sur le personnage ou la trace de son goût et de ses besoins, évidents dans l'ameublement de Mme. Rosémilly et celui de Jean dans son domicile de nouveau riche, tandis que le romancier rapporte à la sensibilité de Pierre le thème du nocturne océanique traversé de l'appel des sirènes: le regard lumineux des phares, la constellation des feux des navires sur la mer sombre, le tableau d'une plage à la mode, ou les images de la vie d'un transatlantique, à la fin du roman, sont décrits sans gratuité jusqu'au plus menu détail, de telle sorte que se forme dans la conscience du lecteur, l'impression reçue par celle de Pierre et selon la réfraction particulière de son affectivité. Les impressions du docteur sont manifestées par des réflexions ou par des méditations que le spectacle lui inspire et qu'en vertu d'une convention nécessaire, mais dont les habiletés techniques atténuent l'arbitraire à l'extrême, l'auteur est censé lire dans son cerveau, ce qui justifie la focalisation interne, prioritaire dans le roman.

Lentement, comme le bateau qui quitte le port, commence la torture que Pierre inflige à sa mère, lui faisant deviner qu'il a découvert son adultère. La ville l'accueille, l'eau lui suggère une fin définitive:

«Quand il avait bien avivé la plaie saignante, ouverte par lui dans ce coeur de femme et de mère, quand il sentait combien elle était misérable et désespérée, il s'en allait seul, par la ville, si tenaillé par les remords, si meurtri par la pitié, si désolé de l'avoir ainsi broyée sous son mépris de fils, qu'il avait envie de se jeter à la mer, de se noyer pour en finir» (PJ153).

La fin viendra effectivement de la mer, mais le romancier profite de la dernière promenade en break de la famille à Saint-Jouin, pour décrire avec joie la campagne normande de son enfance, les ondulations de ses plaines, les fermes entourées d'arbres, un vieux moulin à vent, des maisons coquettes, les auberges célèbres du pays. C'est dans cette partie de campagne où Jean demande en mariage Mme. Rosémilly, butin disputé au commencement par les deux frères et finalement trophée du cadet. Ce sera en ville, dans le nouvel appartement de l'avocat que Pierre, dans les limites de ses forces et sa mère vaincue, dévoilent la vérité et vident leurs coeurs: «Eh bien! un garçon propre n'accepte pas l'argent qui déshonore sa mère» (PJ174); «[...]c'est vrai, mon enfant» (PJ178).

Désormais, l'abominable conspiration entre l'enfant adultérin et sa mère, contre l'enfant légitime, se tisse, sans que M.Roland, père de Pierre, pas de Jean, soupçonne jamais rien. Il appartient à la race des êtres qui ont choisi la cécité, semblable à celle des navires s'appelant dans la mer ensevelie de brumes tandis que les lumières multiples des rues de la ville, lancent leurs étincelles dans la nuit sombre.

Finalement ce sera l'eau, la mer, qui emportera Pierre, «l'autre», «l'étranger», parce qu'il a découvert et parlé, loin de cette famille qui n'est plus la sienne.

Comme ce premier soir où commença l'incertitude, il se réfugie sur la jetée, d'où il aperçoit la *Perle*, rentrant dans le port, Papagris qui ramait, et la *Lorraine*, le grand paquebot de la Compagnie Transatlantique où son frère et son père lui avaient trouvé, poussés par sa mère, un poste de médecin. Le transatlantique «[...] venant de Saint-Nazaire entra au port du Havre, pour en repartir le sept du même mois, à destination de New-York; et Pierre Roland dut prendre possession de la petite cabine flottante où serait désormais, emprisonnée sa vie». (PJ209).

Répétant l'itinéraire en ville de ce soir où tout avait commencé, il n'eut que deux adieux à faire: au père Morowski qui, désolé, se sentit trahi par celui qui lui avait promis son aide: «Vous autres Français, vous ne tenez par vos promesses» (PJ207); et à la jeune fille de la brasserie, indifférente à son exil sur l'eau. Alors, complètement abandonné, il s'installa dans la petite cabine-prison

où le lit, comme un cercueil, l'attendait pour toujours. Son chemin de la croix était maintenant entièrement parcouru: à Paris dans sa mémoire, au Havre, ville et mer pendant le temps de sa douloureuse enquête.

La dernière présence de la capitale se manifeste quand le train de marée arrive amenant les voyageurs de Paris.

L'eau, maintenant «froide et dure comme de l'acier», reçoit la *Lorraine*, «[...] cet enfantement d'une grande ville maritime qui donnait à la mer sa plus belle fille». (PJ215).

Condamné au baignoire océanique, exclu à jamais des villes et de la terre, conquises par Jean, Pierre Roland, balancé par les vagues qu'il avait tant aimées, est enterré pour toujours par la mer:

«Plus de sol sous les pas, mais la mer qui roule, qui gronde et engloutit. Plus d'espaces autour de soi, pour se promener, courir, se perdre par les chemins, mais quelques mètres de planches pour marcher comme un condamné au milieu d'autres prisonniers. Plus d'arbres, de jardins, de rues, de maisons, rien que de l'eau et des nuages. Et sans cesse il sentirait remuer ce navire sous ses pieds». (PJ204-205).

Le cadre des romans de Maupassant se déplace et se transfigure au gré du cadre de sa vie. D'Étretat à Paris, dans Paris, du 2 de la rue Moncey et du 17 de la rue Clauzel, domiciles du bureaucrate, au 83 de la rue Dulong, dans le quartier de Batignolles, témoin de la première notoriété, puis aux «beaux quartiers», 10 de la rue Montchanin, 14 de l'avenue Victor-Hugo, enfin 24 de la rue Bocador, étapes de la gloire et de la fortune, de la station auvergnate à la savoyarde, s'établit un itinéraire qui passe aussi par toute la série des récits de longue haleine. Cette coïncidence dévoile la part prépondérante de l'observation et de l'expérience intime chez le créateur et chez son personnage; double trajet qui signale les métamorphoses d'une vie.

Parallèlement, Paris d'abord savane du chasseur Duroy dans *Bel-Ami*, n'est plus, dans les deux derniers romans, que le lieu, que le principe même du

malheur et de la déchéance.

Le Havre, ville normande où Pierre Roland déambule, cherchant une effrayante vérité pressentie, est une étape, mais décisive, sur cet acheminement.

Dès que la rente de l'écriture devient suffisante, de 1883 à 1891 et selon un rythme qui s'accélère, de Paris à la falaise normande, de la falaise normande aux calanques méditerranéennes, des côtes de France à celles d'Italie, du plateau cauchois aux pays auvergnats, de tous ces refuges et d'autres encore, à Paris, et toujours de Paris vers eux, grandes villes et provinces permettent le vagabondage incessant de deux hommes déroutés, en quête d'un visage, d'une couleur, d'une brise, d'un apaisement, bref, d'un paradis à jamais perdu.

Bibliographie

Source:

Maupassant, Guy de: *Pierre et Jean*. Paris. Gallimard. 1982. Coll.Folio N° 1414. (Préface de Bernard Pingaud). (Avec une étude de Henry James inédite en français).

Du même auteur:

Une vie. Paris. Flammarion. 1974. (Édition établie par Pierre Cogny).

Bel-Ami. Paris. Gallimard. 1973. Coll.Folio N° 865. (Préface de Jean-Louis Bory).

Mont-Oriol. Paris. Gallimard. 1976.Coll.Folio N° 81. (Préface de Marie-Claire Bancquart).

Boule de suif / La maison Tellier. Paris. Gallimard. 1973. Coll. Folio N° 904.

Contes du jour et de la nuit. Paris. Flammarion. 1977.

Contes Choisis. Paris. Classiques Larousse. 1955.

Études critiques:

Savinio, Alberto: *Maupassant et l'«Autre»*. Paris. Gallimard. NRF.1977.(Préface de Hector Bianciotti).

Vial, André. *Guy de Maupassant et l'art du roman*. Paris. Nizet. 1971.

Zéraffa, Michel: *Roman et société*. Paris. PUF. 1976.

Revue:

EUROPE, revue littéraire mensuelle. «Guy de Maupassant». Août-Septembre 1993.

EUROPE, revue littéraire mensuelle: «Littérature d'une

fin de siècle». Nov.Déc. 1991.

MAGAZINE LITTÉRAIRE: «Guy de Maupassant». N° 310 (n°double). Mai 1993.

MAGAZINE LITTÉRAIRE: «Paris des écrivains». N° 332. Mai 1995.

MAGAZINE LITTÉRAIRE: «La France fin de siècle». N° 227. Février 1986.

Bibliographie générale:

Biedermann, Hans: *Diccionario de símbolos*. España. Paidós. 1996.

Marchand, Bernard: *Paris, histoire d'une ville. XIX^e-XX^e siècle*. Paris. Ed.du Seuil. 1993. Coll. Points.

Meschonnic, Henri: *Modernité, Modernité*. Paris. Gallimard. 1988. Coll.Folio Essais.